



**MARKUS ÖHRN
INSTITUTET
NYA RAMPEN**

CONTE D'AMOUR

SALLE DE SPECTACLE DE VEDÈNE - ESPACE BARDI

14 À 18H / 15 17 18 19 À 22H

SALLE DE SPECTACLE DE VEDÈNE - ESPACE BARDI
durée 3h - spectacle en allemand et en anglais surtitré en français

mise en scène, scénographie, vidéo et photographie **Markus Öhrn**
texte **Anders Carlsson**
musique **Andreas Catjar**
costumes et accessoires **Pia Aleborg**
lumière et technique **Daniel Goody, Maximilian Wegner**
photographie **Markus Öhrn**
production exécutive **Alexandra Hill**
production **Alexa Graefe**
coordination artistique **Pamela Schlewinski**

avec **Elmer Bäck, Anders Carlsson, Jakob Öhrman, Rasmus Slätis**

production Markus Öhrn, Nya Rampen, Institutet
coproduction Ballhaus Ost (Berlin), Baltic Circle International Festival (Helsinki), Inkonst (Malmö)
avec le soutien du Swedish Arts Council (Kulturrådet), de la Swedish Cultural Foundation en Finlande, de la Swedish-Finnish Cultural Foundation, du Kultur Skåne, du Malmö Culture Committee, du Nordic Culture Point (Kulturkontakt Nord), du Goethe-Institut et de l'Institut finlandais.

Spectacle créé le 14 mai 2010 au Ballhaus Ost, Berlin.

*Les dates de Conte d'amour après le Festival d'Avignon :
les 2, 3, 5, 6 et 7 février 2013 au Théâtre de Gennevilliers Centre dramatique national de création contemporaine.*

Entretien avec Markus Öhrn et les acteurs de Nya Rampen et Institutet

Pourquoi avoir fait de l'affaire Fritzl la matière première de votre travail ?

Markus Öhrn : Le sujet nous intéressait tous parce qu'il nous permettait de travailler sur la famille et plus particulièrement sur la structure patriarcale. Si la pièce s'appuie sur l'histoire de cet Autrichien, elle ne cherche pas à représenter les personnes réelles. Tout le monde décrit Fritzl comme un monstre, un être fondamentalement différent de nous. Mais le mot « monstre », du latin *monstrare*, désigne une chose qui révèle quelque chose. Pour nous, Fritzl est une figure révélatrice de notre société capitaliste, qui peut donc nous dire quelque chose sur nous-mêmes. Il faudrait arriver à imaginer que la cave de Fritzl est le fondement de notre société, la cave d'un homme qui possédait cinq appartements, qui était un bon homme d'affaires, qui payait ses factures, un « homme respectable », en somme. En général, nous sommes programmés pour penser que l'amour est « bon ». Mais tous les jours, on peut lire des histoires de maris qui frappent leurs épouses. L'amour crée donc beaucoup de violence. C'est ce qui se passe avec le cas Fritzl : nous faisons le postulat qu'il a poussé si loin l'idéologie de l'amour romantique, qu'il lui fallait alors cacher, enfouir cette passion dans la cave.

La mascarade, les jeux outrés sont-ils pour vous le meilleur moyen de faire apparaître la réalité ?

M. Ö. : Pour moi, il n'existe pas de moment d'authenticité naturaliste au théâtre : je ne vois que des représentations. Avec *Conte d'amour*, nous nous sommes rendu compte que c'est seulement à travers ces jeux infantiles que nous pouvions atteindre la face pathétique du pouvoir patriarcal. Plus on est artificiel, outré, farcesque, plus on se rapproche de ce caractère réellement malveillant du pouvoir. Dans cette pièce, il ne s'agit pas d'être comique en permanence - nous entrons parfois dans des zones obscures, dérangementantes - mais l'idiotie, les blagues les plus simples sont des clefs pour parler

de ce qui se passe en Autriche avec le cas Fritzl. Je ne veux pas particulièrement être drôle, mais le rire est un moyen de s'ouvrir, d'être réceptif à des choses ambiguës, tordues. Une blague stupide – par exemple quand un petit garçon blanc tire sur le nez d'un masque de noir – permet de mettre le doigt sur des dénis de notre société. C'est un postulat freudien basique.

Anders Carlsson : Nous travaillons sur plusieurs types de registres, du réaliste au farcesque en passant par des moments d'émotion. C'est ce flottement qui nous intéresse. Moi-même, je ne sais jamais tout à fait si ce qui se joue est privé ou au contraire absolument théâtral. Nous nous tenons dans un espace ambivalent, entre une artificialité évidente et un registre d'émotions.

Comment définiriez-vous les apports de ce langage commun, qui mêle théâtre et vidéo ?

M. Ö. : C'est très différent de regarder simplement une vidéo, que de percevoir que c'est quelque chose qui se passe simultanément en direct sous vos yeux. Dans *Conte d'amour*, les spectateurs réalisent vite que les images projetées sur les écrans sont en train d'avoir lieu ici et maintenant, derrière la bâche plastique qui dissimule les acteurs. Je remarque aussi que mon travail vidéo-graphique devient plus puissant en *live* car je ne peux pas couper. Nous avons trouvé un langage qui combine ces deux états de présence, directe et médiatisée.

Elmer Bäck : Pour nous, acteurs, il est précieux de savoir que nous ne sommes pas en rapport direct avec les spectateurs, que la caméra est toujours là. Elle vient capter les choses, nous pouvons nous détendre. Nous n'avons pas besoin de remplir tout le temps le plateau.

Jakob Öhrman : Bien sûr, nous avons une idée de ce que la caméra est en train de filmer, mais, d'une certaine façon, on ne le sait pas non plus exactement. On peut se concentrer beaucoup plus sur nous-mêmes, tandis que la caméra fait son travail : c'est elle qui raconte l'histoire.

Rasmus Slätis : La présence de la caméra de Markus affecte aussi la façon dont nous sommes ensemble, nous jouons peut-être plus entre nous que pour le public. C'est ce qui change beaucoup par rapport à un plateau traditionnel.

Quel rapport au spectateur souhaitez-vous créer en mêlant ainsi théâtre et vidéo ?

M. Ö. : Dans notre dispositif, les spectateurs se sentent, d'une certaine façon, en sécurité. À bonne distance de la scène, ils peuvent se laisser tranquillement absorber par ce paysage visuel et sonore, et soudain ils comprennent que ça se passe en direct. C'est ce que nous tentons de produire avec cette pièce : des fissures dans la réalité. Cette bascule crée une sorte de culpabilité, celle d'être voyeur. Avec la vidéo, il est plus facile de créer ce genre d'état. D'une certaine façon, la situation s'insinue sous la peau des spectateurs, produisant un état que nous connaissons surtout au cinéma. La temporalité que nous produisons crée une bulle dans laquelle il est très facile de s'abandonner : elle a sa propre séduction. Alors nous pouvons commencer à produire quelque chose d'*unheimlich*, une inquiétante familiarité, au sens freudien du terme. On ne sait pas très bien ce que c'est, mais on ressent un certain malaise.

Pourquoi avoir intégré le compositeur Andreas Catjar, qui joue sa musique en direct pendant le spectacle ?

M. Ö. : Nous nous sommes dit qu'il était fondamental d'utiliser des chansons d'amour que nous connaissons tous parce qu'elles nous parlent toutes de la même chose, de l'amour romantique. Quand elles apparaissent dans cette cellule terrifiante qu'est la cave de Fritzl, elles ouvrent des portes dans les univers affectifs des spectateurs. Elles activent chez chacun des souvenirs, des émotions, des sensations personnelles. Ces chansons ont donc un pouvoir puisqu'elles nous sont familières.

Propos recueillis par Sarah Chaumette

MARKUS ÖHRN, NYA RAMPEN & INSTITUTET

Markus Öhrn ne vient pas directement du monde du théâtre, mais plutôt de celui de l'art vidéo. Des affinités électives avec des membres des compagnies Institutet (Suède) et Nya Rampen (Finlande), aujourd'hui installés comme lui à Berlin, l'ont conduit par effraction vers la scène. C'est en effet à leur demande que le plasticien suédois s'est penché sur l'orchestration de spectacles aux confins de l'art dramatique et de la performance. Vidéaste de formation, Markus Öhrn met en œuvre un langage singulier, dont la puissance évocatrice se passe de mots et réinvente l'espace scénique par une multiplication des points de vue. Ensemble, Markus Öhrn et les acteurs exclusivement masculins d'Institutet et de Nya Rampen donnent naissance à des œuvres dérangeantes et iconoclastes qui révèlent l'inconscient sombre de nos sociétés patriarcales et ont pour ambition de se faire « critique incarnée ». Qu'elles investissent le champ de la culture populaire (série télévisée, chanson pop) ou celui du fait divers, ces pièces bousculent les relations entre le public et les performeurs, à l'image de Conte d'amour, troisième fruit de leur collaboration, après Ladainha (2006) et Best of Dallas (2007). Ils viennent pour la première fois au Festival d'Avignon.



autour de *Conte d'amour*

DIALOGUE AVEC LE PUBLIC

17 juillet - 17h - ÉCOLE D'ART

rencontre avec **Markus Öhrn** et l'équipe artistique de **Conte d'amour**, animée par Renan Benyamina

Informations complémentaires sur ces manifestations dans le *Guide du spectateur*.

Toute l'actualité du Festival sur www.facebook.com/festival.avignon, sur twitter.com/festivalavignon et sur www.festival-avignon.com

Pour vous présenter les spectacles de cette édition, plus de 1 590 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié, techniciens et artistes salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.